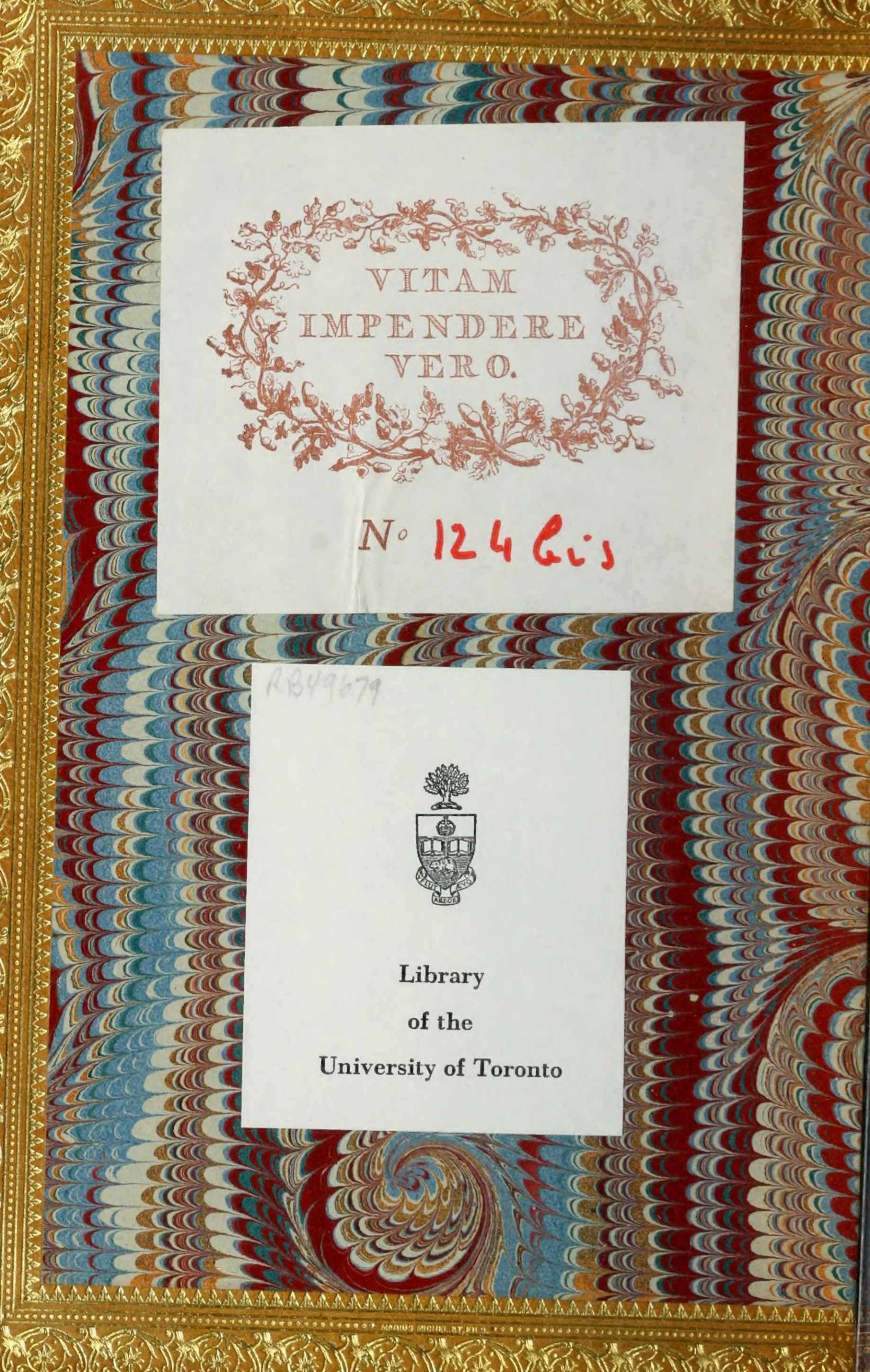
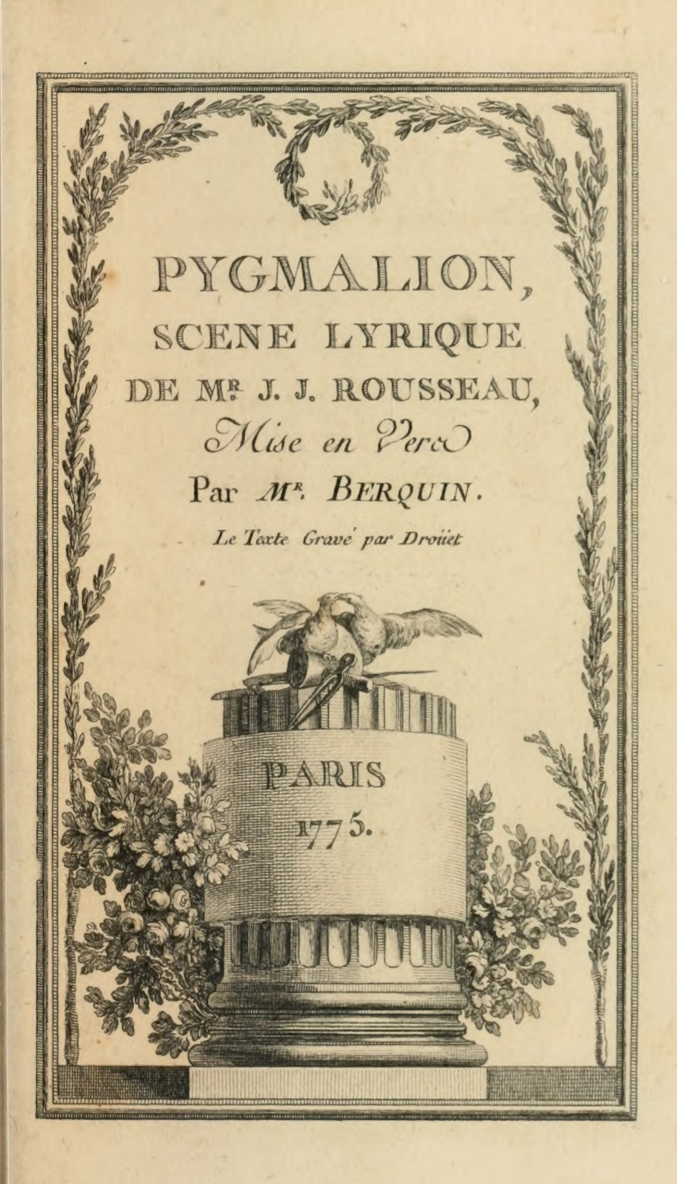



VITAM
IMPENDERE
VERO.
No 124 bis
RB49679
VELUT ARBOR ÆVO
Library
of the
University of Toronto




PYGMALION,
SCENE LYRIQUE
DE Mr. J. J. ROUSSEAU,
Mise en Vers
Par Mr. BERQUIN.
Le Texte Gravé par Droüet
PARIS
1775.

PRÉFACE.

LORSQUE *l'ingénieux Auteur du* Traité ſur le Mélo-Drame *proposa d'entreprendre la réforme de notre Opéra par l'éxécution de la Scène Lyrique de* Mr. J. J. Rousseau, *tous les gens de goût, persuadés, comme lui, que le succès de cette pièce seroit l'époque d'une grande révolution, parurent desirer qu'appellé pour la seconde fois, au temple de l'Harmonie,* Pygmalion *y prêtât encore la pompe mélodieuse des vers à l'expression brûlante de son amour. C'est d'après une opinion*

si judicieuse que je me suis engagé dans cette entreprise, heureux, si mon attention scrupuleuse à employer, le plus qu'il m'a été possible, les expressions de genie de l'immortel Genevois, peut me faire pardonner ma témérité.



PYGMALION,
SCENE LYRIQUE.

PYGMALION

Assis et accoudé, il rêve dans l'attitude d'un homme inquiet et triste; puis se levant tout à coup, il prend sur sa table les outils de son art, va donner, par intervalles, quelque coup de ciseau sur quelqu'une de ses ébauches, se recule, et regarde d'un œil mécontent et découragé.

JE ne vois ſur ces traits ni sentiment, ni vie.
Ce n'eſt que de la pierre. O mon premier génie,

O mon Talent ! qu'êtes-vous devenus ?
Tout mon feu s'est éteint : ma verve s'est glacée ;
Sous mes doigts créateurs le marbre ne vit plus .
PYGMALION ! ta gloire est éclypsée .
Allez instrumens odieux,
Ne deshonorez plus la main qui fit des Dieux :

Il jette avec dédain son maillet et son ciseau, et se promene quelque tems à grands pas, d'un air rêveur, et les bras croisés .

Mais quelle est donc en moi cette métamorphose
Dont mon esprit confus craint d'entrevoir la cause ?
Ces pompeux monumens, ces chefs-d'œuvre des arts,
Qui dans vos murs, o Tyr, o ma patrie !
Appellent l'œil de toutes parts,
Ne fixent plus sur eux mes avides regards .
Tout plaisir est perdu pour mon ame flétrie !
L'entretien du poëte est pour moi sans attraits,
Je vois avec froideur les palmes de la gloire :
Tout jusqu'à l'amitié, tout meurt dans ma mémoire,
Ou n'y vient réveiller que d'impuissans regrets .



J. M. Moreau le j.ne del. N. Ponce sculp. 1773.

Et vous jeunes beautés, le charme de ma vie,
Vous qui m'embrasiez tour-à-tour
Des douces flammes de l'amour,
Et du noble feu du génie,
Trésors de la nature, ô modéles charmans
Qu'imitoit ma main enchantée !
Depuis que cette main a créé GALATHÉE,
Vous m'êtes tous indifférens.

{ Il s'assied pendant quelques instans, et contemple tout autour de lui. }

Enchaîné dans ce lieu par un charme invincible,

Qu'y fais-je ? A disposer quelque marbre grossier,
A tenter, sans idée, une ébauche pénible
Je passe le jour tout entier.
Errant de marbre en marbre, incertain & timide,
Mon ciseau méconnoît son guide :
Et ces bustes muets, ces grouppes mal formés
Ne sentent plus la main rapide,
Qui d'un trait les eut animés

(*Il se leve impétueusement.*)

C'en est fait, c'en est fait, j'ai perdu mon génie :
Si jeune, hélas! survivre à mon talent !
Mais quel est ce transport brûlant
Dont mon ame est encor saisie ?
Eh quoi ! dans les langueurs d'un génie épuisé,
Sent-on des passions cette yvresse orageuse,
Cette inquietude fougueuse,
Tous ces feux dévorans dont je suis embrasé ?
Je craignois que l'aspect d'un si parfait ouvrage,
Dans mes travaux hardis ne glaçât mon courage.
Sous la triste épaisseur d'un voile injurieux

Ma main ensevelit le titre de sa gloire.
Cet objet ravissant ne poursuit plus mes yeux,
Mais il assiége ma mémoire.
Plus triste & non pas moins distrait,
Vers lui mon ame est sans cesse emportée;
Que tu dois m'être cher, incomparable objet,
O ma divine GALATHÉE!
Lorsqu'atteignant ma derniere saison,
Mes esprits, sans vigueur, ne pourront rien produire,
En te montrant, du moins je pourrai dire
Voilà ce que j'ai fait! Voilà PIGMALION!
Oui, sous les coups du sort impitoyable
Quand je verrai mon génie accablé,
Quand j'aurai tout perdu, reste-moi Nymphe aimable:
Oui, tu me resteras, et je suis consolé.

(Il s'approche du Pavillon, et le regarde en soupirant.)

Mais pourquoi la cacher? Homme aveugle & barbare!
Reduit à vivre oisif, de cet objet charmant
Pourquoi souffrir qu'un voile me sépare?
C'est trop me dérober un plaisir innocent.


J. M. Moreau le j.ne inv. N. Ponce sculp. 1773

Rien ne peut embellir ſon port ni ſa figure;
Mais peut-être au tissu qui forme ſa parure
J'ajouterois encore un ornement nouveau.
Oui, les graces de l'art, celles de la nature,
Tout doit se réunir dans un être si beau.
Peut-être il me rendra mon ame aliénée ....
Un nouvel examen sçaura mieux m'éclairer ....
Que dis-je ? l'ai-je examinée ?
Ah ! je n'ai fait que l'admirer.

(*Il prend le voile et le laisse tomber effrayé.*)

En touchant ce rideau, je ne ſçais, téméraire,



J. M. Moreau le J^ne del.

Quelle terreur ſaisit mon esprit agité.
D'un temple, où ſiége en paix une Divinité,
Je crois ouvrir le ſanctuaire.
C'eſt ton ouvrage, un marbre... Eh! qu'importe? Aux humains
On donne bien des Dieux de la même matiere,
Et qui n'ont pas été formés par d'autres mains.

(Il leve le voile en tremblant, et se prosterne. On voit la Statue de Galathée posée sur un Piédestal, fort petit, mais exhaussé par un gradin de marbre, formé de marches demi-circulaires.)

Non, ce n'eſt plus qu'à vous que mon culte s'adresse.

Il faut que mon erreur s'expie à vos genoux :
J'ai cru vous faire Nymphe & vous ai fait Déesse.
Vénus, oui Vénus même est moins belle que vous......
Insatiable orgueil voilé sous cet hommage !
Je ne puis me lasser d'admirer mon ouvrage.
D'un fol amour propre enivré,
C'est en lui moi seul que j'adore.....
Mais ces Dieux si puissans, qu'ont ils donc fait encore
De plus digne d'être adoré?
Quoi, tant d'appas divins sous mes doigts ont pu naître?
Mes doigts les auroient caressés....
Ma bouche auroit...Que vois-je?..un défaut...oui peut-être!
Les charmes qu'aux desirs ce voile ose promettre
Devroient être mieux annoncés..

(Il prend son Maillet et son Ciseau, puis s'avançant lentement, il monte, en hésitant, les gradins de la Statue qu'il n'ose toucher : enfin, le Ciseau déja levé, il s'arrête.)

Quel trouble ! quel frisson! ma main erre tremblante.
Je vais tout déformer. Cruel! moi son bourreau!



J. M. Moreau del. — N. Ponce Sculp.

(Il s'encourage, et enfin présentant son ciseau, il en donne un coup saisi d'effroi, et le laisse tomber en poussant un grand cri.)

Dieux ! je ſens la chair palpitante !
Elle repousse le ciseau !

(Il descend tremblant et confus.)

Vaines terreurs de mon ame égarée !.....
Je n'ose, je ne puis, tout me vient arrêter.
Ah ! sans doute, les Dieux veulent m'épouvanter :
A leur suprême rang ils l'auront consacrée.

(Il la considere de nouveau)

Que voudrois-je y changer? de quel nouvel attrait
Peut-elle encor être pourvue?
Ah! ton seul défaut, cher objet,
C'est le celeste éclat dont tu frappes ma vue:
Avec moins de beauté, rien ne te manqueroit.

(Tendrement.)

Mais il te manque une ame. Hélas! hélas! sans elle,
Tous ces charmes si doux sont perdus pour l'amour.

(Avec plus d'attendrissement encore.)

Dieux immortels! qu'elle doit être belle
L'ame digne d'un tel sejour!

(Il s'arrête longtems, puis retournant s'asseoir, il dit d'une voix lente, entrecoupée et changée.)

Malheureux! où m'emporte un aveugle délire?
Qu'osai-je desirer?.... que sens-je? quelle horreur?
Ciel! de l'illusion le voile se dechire,
Et je n'ose voir dans mon cœur;

J'aurois trop à frémir du transport qui m'inspire.

(Il garde un moment le silence, plongé dans un profond accablement.)

Voilà le noble amour dont je suis enflammé !
C'est donc un être inanimé
Pour qui je veux ici traîner ma vie entière !
Un bloc d'une froide matière,
Et que ce fer seul à formé !
Insensé, rentre dans toi-même,
Vois ton erreur, gémis sur ton égarement.
Mais non ...

(Impétueusement.)

Non ce n'est point un fol aveuglement.
Qu'ai-je à me reprocher? est-ce un marbre que j'aime?
Ah! ce n'est que toi seul, objet digne des Cieux,
Dont il m'offre la douce image !
Quel que soit le séjour qui te cache à mes yeux,
De quelque main que tes traits soient l'ouvrage,
De mon cœur éperdu toi seul as tous les vœux.

Et pourquoi donc rougir quand toute ma folie,
Est de connoître la beauté,
Tout mon crime d'aimer son image accomplie?
Que l'on m'arrache aussi la vie
Si l'on veut me ravir ma sensibilité!

(Moins vivement, mais toujours avec passion.)

Quels traits d'une rapide & pénétrante flamme
Semblent de cet objet s'élancer sur mes sens,
Et traîner avec eux mon ame!.......
Hélas! Je me consume en efforts impuissants.
Yvre de ses appas, je crois, dans mon délire,
M'arracher de moi-même, et l'embraser des feux
Que mon cœur forcené respire.
Ciel! si de tout mon sang... que dis-je? non grands Dieux!
Gardez vous d'éxaucer ma priere cruelle.
Qui! moi mourir pour vivre en elle!
Ne la plus voir! ah! malheureux!
Ne pas être celui qui l'aime!
Non, que d'un feu plus pur son sein soit animé,
Et que je sois toujours moi-même,

Pour la voir, pour l'aimer & pour en être aimé.

(Avec transport.)

Amour, rage, impuissance, éffroyable détresse !
Je porte en moi tous les enfers.
Maîtres puissans de l'Univers,
Qui de nos passions avez connu l'yvresse,
Vos bienfaits si souvent préviennent les mortels,
Vous voyez cet objet, vous sçavez ma tendresse,
Soyez dignes de vos autels.

(Et tout de suite, avec un enthousiasme plus vif et plus pathétique.)

Et toi, qui par l'amour signales ta puissance,
Reine des Elémens & Déesse des cœurs,
Toi qui de la Nature épanchant l'urne immense,
Inondes l'Univers de germes créateurs,
Où donc est ce pouvoir que les Dieux-même adorent ?
Inféconde chaleur du plus bouillant transport !
Toutes tes flammes me dévorent,
Et ce marbre est glacé par le froid de la mort.

(*Tendrement.*)

Qui pourtant fut jamais plus digne de la vie ?
C'est toi qui par ma main as formé ces attraits,
Prens mon sang & les vivifie,
Prens-le tout, qu'elle vive, & je meurs sans regrets.
Toi qui t'enorgueillis du noble & tendre hommage
Que nous aimons à te devoir,
Qui ne sent rien, insulte à ton pouvoir :
Acheve, acheve ton ouvrage ;
Bienfaisante Divinité,
Voudrois-tu que ces traits fussent la froide image
D'une fantastique beauté ?

{ *Il s'arrête quelques momens pour respirer, et revient à lui par dégrés, avec un mouvement d'assurance et de joie.* }

Dieux ! quel rayon soudain par sa douce lumiere
Vient ranimer mes sens flétris ?
Une fiévre mortelle embrasoit mes esprits ;
D'un consolant espoir le calme les tempére,
Je crois renaître, je revis.

Ainsi le sentiment de notre dépendance

Sert quelquefois à charmer nos douleurs.

Des mortels accablés quels que soient les malheurs,

Sitôt qu'ils ont des Dieux invoqué la puissance,

Un baume adoucissant coule au fond de leurs cœurs.

Qu'espérer toutefois d'un vœu si téméraire?

Hélas! en l'état où je suis,

On invoque tout à grands cris,

Et rien n'entend notre priere.

Dans la douleur de mon égarement,

Je n'ose interroger mon ame confondue.

Sur cet objet fatal quand je porte la vue,

Le trouble, la frayeur, un soudain tremblement .....

(*Ironie amere.*)

Eh malheureux! deviens intrépide un moment,

Ose fixer une statue.

(*Il la voit s'animer, il se détourne saisi d'effroi, et et le cœur serré de douleur.*)

Qu'ai-je vu?.... Dieux!.... comblez-vous mon espoir?

Ses yeux brillent... ses chairs... son sein... cruel prestige!
Ce n'étoit pas assez d'esperer un prodige,
Il falloit encore le voir.

(*Excès d'accablement.*)

Dans quel affreux ennui vais-je traîner ma vie?
Sort déplorable! ma raison
M'abandonne avec mon génie.
Console-toi PYGMALION.
Sa perte couvrira ta honte & ta misere.
Il n'est que trop heureux pour l'amant d'une pierre
De se nourrir d'illusion.

{ *Il se retourne et voit la Statue se mouvoir et descendre les gradins. Il se jette à genoux, leve les mains et les yeux au Ciel.* }

Dieux immortels!.... Venus!.... O Galathée!

GALATHÉE *en se touchant.*

Moi.

PYGMALION *transporté.*

Moi!

GALATHÉE *se touchant encore.*

C'est moi.

PYGMALION.

Prestiges ravissans,
Qui maintenant trompez mon oreille enchantée,
N'abandonnez jamais mes sens.

GALATHÉE *(faisant quelques pas et touchant un marbre.)*

Ce n'est plus moi.

PYGMALION.

Qu'entens-je?

Dans des agitations, dans des transports qu'il a peine à contenir, il suit tous ses mouvemens, l'ecoute, l'observe avec une vive attention qui lui permet a peine de respirer.

GALATHÉE s'avance vers lui et le fixe: il se leve précipitamment, lui tend les bras et la regarde avec extase: Elle pose une main sur lui, il tressaillit, prend cette main dans les siennes, ensuite la porte à son cœur, puis la couvre d'ardens baisers.



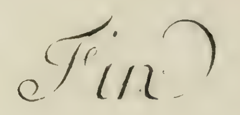
J. M. Moreau le Jne del. — N. de Launay sculp. 1773

GALATHÉE *avec un soupir.*

Encore moi.

PYGMALION.

Oui, cher & bel objet que mes feux ont fait naître,
Oui, c'est toi, c'est toi seul; je t'ai donné mon être,
Je ne vivrai plus que par toi.



IDYLLE

Par *Mr Berquin*.

Æructavit cor meum verbum bonum;
dico ego opera mea regi. Psalm. 44.



IDYLLE.

LE VIEILLARD LAMON, LYSIS et SA FEMME tenant ſon fils à la mamelle.

LAMON.

AMIS, quel déſeſpoir eſt peint ſur vos viſages!
Pourquoi fouler aux pieds vos naiſſantes Moiſſons?

LYSIS.

Laisse nous fuir ces odieux rivages.

LAMON.

Quoi! lorsque par vos soins ces champs rendus féconds...

LYSIS.

Que ne sont-ils encor rongés d'herbes sauvages!

LA FEMME.

O cher Epoux! enchainés à tes pas,
Ton fils et moi toujours nous suivrons notre père,
Mais cependant, pourquoi fuir ta chaumiere?
Quand le sort nous poursuit, quel autre azile, hélas!
S'ouvriroit à notre misere?

LYSIS.

Un désert, ou la mort. Ces infames bourreaux!
A quel excès, o Ciel! ils portoient la furie!
Dans leur avare barbarie,
Ils m'auroient arraché jusqu'à ces vils lambeaux.

LAMON.

La paix fleurit sur cette heureuse terre,
Et tu parles de ravisseurs?

LYSIS.

Ah! Lamon, non jamais la guerre
N'enfanta de telles horreurs.
Tu sçais quel Ciel brûlant a dévoré nos plaines.
Filles d'un sol ingrat, mes débiles moissons,
Respirant du Midi les impures haleines,
De germes avortés ont couvert leurs sillons,
Tandis qu'un sol heureux voyoit fleurir les tiennes,
Et parceque la terre a trompé mes travaux,
Parceque dans l'horreur d'une affreuse indigence,
Je n'ai pu satisfaire à d'accablans impôts,
Sans pitié pour mon impuissance,
Ils sont venus, Lamon, ... Peins-toi ces Scelerats
Sur nos murs dépouillés roulant un œil farouche,
Meurtrissant mon épouse arrachée à mes bras,
Et nous ravissant notre couche.
Arrêtés par la loi dans leur cruel larcin,
Ces Monstres, à regret, nous laissent nos charrues;
Ont-ils cru qu'épuisés de douleur et de faim,
Pour assouvir d'éxécrables sangsues,
J'irois d'un champ maudit creuser encor le sein?

S'ils pensent que la vie ait pour nous tant de charmes,
Qu'ils viennent essayer nos penibles labeurs!
O Sillons trop longtems baignés de mes sueurs,
Vous ne boirez plus que mes larmes!

LAMON.

Quoi! se peut-il que sans être attendris,
Des humains dépouillent leur frere?

LA FEMME.

Eux Lamon, eux, dis-tu, plaindre notre misere,
Eux qui m'ont enlevé le bereeau de mon fils?

LYSIS (*prenant son fils d'entre les bras de sa femme et l'appuyant sur son sein.*)

Malheureux fruit de nos tendresses,
Falloit-il naître, hélas! pour un si triste sort?
De tes bras innocens mollement tu me presses.....

(*Le détournant de lui.*)

Ah! cesse, Infortuné, ces touchantes caresses,
Tu ne sçais pas les vœux que je fais pour ta mort!

LA FEMME *Reprenant son fils.*

Barbare! qu'as-tu dit?

LYSIS.

Oui plût au Ciel.....

LA FEMME.

Arrête.

LYSIS.

Crois-tu que mon enfant me soit moins cher qu'à toi?
Tu veux qu'il vive? Eh répons moi,
Dis, sçais-tu seulement où reposer sa tête?
Tu veux qu'il vive? Et dans ton sein
Trouvera-t-il un lait que va tarir la faim?
Te fais tu donc un jeu des prieres humaines,
Dieu, qu'on peint si sensible au cri de nos douleurs?
Je demandois un fils pour soulager mes peines,
Et tu me l'as donné pour combler mes malheurs.

LAMON.

Modere, mon Ami, cette douleur amere.
Puisque le Ciel épargna mes moissons,
Viens, je n'ai point d'enfans, je veux etre ton pere.
Toi, ta femme et ton fils, venez dans ma chaumiere..
Venez, le peu que j'ai nous le partagerons.

LA FEMME.

Quoi! bienfaisant Vieillard, quand tout nous abandonne...

LYSIS.

Moi, j'irois abuser de ses dons généreux.....

LAMON

Viens, ne crains point, nous serons tous heureux.
L'Ami du Laboureur est assis près du Trône.

LYSIS

L'Ami? Dis son Tyran.

LAMON

Non Lysis, ce matin
J'ai porté des fruits à la Ville,
Tout est changé! le pauvre y bénit son destin.

LYSIS.

Qu'entens-je?

LAMON.

Et ce n'est point une yvresse stérile,
Des mains d'un Pere tendre il a reçu du pain. (*)

(*) *On sçait que M.r Turgot a fait distribuer aux pauvres 100000. écus qui lui revenoient de sa Place.*

Grace te soit rendue, o notre Jeune Prince,
Pour le choix bienfaisant qu'a sçu former ton Cœur!
Turgot faisoit fleurir une vaste Province,
Tu veux que tout l'Etat lui doive son bonheur.
Tes vœux seront comblés, o LOUIS! il nous aime.
Qui connoît mieux que lui nos besoins et nos maux?
Qui sçait mieux s'il est doux, s'il est facile même,
De nous faire chérir nos plus rudes travaux?
Il a voulu goûter le pain de l'amertume, (✱)
Il l'a goûté ce pain dont nous sommes nourris.
Ouvre lui ton ame, o LOUIS!
Qu'il te dise les maux dont l'horreur nous consume!
Qu'il porte jusqu'à toi nos larmes et nos cris!
Ton cœur, nous le sçavons, touché de nos miseres,
Veut rendre à nos Hameaux l'abondance et la paix;
Tu veux être pour nous le plus tendre des peres;

(✱) *Dans une famine cruelle qui ravageoit le Limousin, on a vu M. Turgot parcourir les Campagnes de cette Province, descendre dans les Chaumieres pour en consoler les malheureux habitans, et après avoir goûté lui-même leur pain mêlé de cendre, leur prodiguer les plus généreux secours.*

Quels jours nous sont promis par tes premiers bienfaits
Mais ne les rens pas vains ces fortunés présages :

LYSIS *avec attendrissement.*

Ciel !

LAMON.

A ce doux espoir oui tu peux te livrer .
Il veut qu'au Bon Henri *nous portions nos hommages*
Seroit-il moins jaloux de se voir adoré?







